

DE LA MÊME AUTRICE

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

L'OS MANQUANT, 2010

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE, 2011

SUBSTANCE SECRÈTE, 2012

PERDRE LE NORD, 2013

TERRIBLE TRAFIC, 2014

MACABRE RETOUR, 2015

DÉLIRES MORTELS, 2016

PETITE COLLECTION D'OS, 2017

LA MORT SANS VISAGE, 2020

LES OS DU PASSÉ, 2021

DOSSIERS NON RÉSOLUS, 2022

LE MYSTÈRE DES ÎLES, 2023

KATHY REICHS

CRIME  
DANS LES CENDRES

*roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Dominique Haas

Robert Laffont  
QUÉBEC

Titre original: Fire and Bones  
© Temperance Brennan, L.P., 2024  
(édition originale: ISBN 978-1-6680-5092-7 Scribner)  
Publié avec l'accord de Scribner, une marque de Simon & Schuster, LLC,  
New York.

Traduction: Dominique Haas  
Révision linguistique: Marie-Hélène Cadieux  
Correction d'épreuves: Anne-Marie Théorêt  
Mise en pages: Édiscript enr.  
Conception de la couverture: Luc Gervais  
Photo de la couverture: Unsplash/Andy Feliciotti et Elisabeth Arnold  
Photo de l'autrice: Marie-Reine Mattera

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 2024  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024  
ISBN 978-2-924910-94-8 (version papier)  
ISBN 978-2-924910-95-5 (version ePub)

*Le droit de chercher la vérité  
implique aussi un devoir: on ne  
doit pas dissimuler une partie de  
ce que l'on a reconnu comme étant  
vrai.*

– Albert Einstein



## PROLOGUE

*Foggy Bottom*  
*Washington, D.C.*

Son nez picotait  
Sa gorge lui faisait mal.  
Elle se mit à tousser.

*Les vieux bâtiments sont pleins de moisissures*, se dit-elle, à moitié endormie.

Mais pourquoi cette odeur âcre ? Et quel était ce mauvais goût dans sa bouche ?

Aurait-elle dû suivre son instinct ? Aurait-elle dû fuir en voyant le labyrinthe cauchemardesque de pièces improvisées ? Le garde-robe sans fenêtre auquel ses cinquante dollars lui avaient donné droit ?

Elle ouvrit les yeux.  
Dans le noir complet.

*De la poussière. Ce n'est que de la poussière.*

Peu convaincu par cette explication, son hypothalamus ordonna, par précaution, la sécrétion d'une dose d'adrénaline supplémentaire.

Son lobe olfactif identifia l'oreiller, humide et moisi à force d'avoir passé des dizaines d'années sous la tête de voyageurs fauchés. Elle se redressa. Récupéra son téléphone qu'elle avait glissé dessous.

L'écran s'alluma, éclairant sa main et le ruban usé qui bordait la couverture en polyester miteuse. La maigre lueur ne révélait pas grand-chose d'autre autour d'elle.

Elle passa ses jambes sur le côté du matelas, s'assit, fit défiler l'écran vers la gauche et appuya sur l'icône pour allumer la lampe de poche. Elle projeta le faisceau de lumière autour d'elle.

Des ombres surgirent du maigre mobilier de la pièce dans un mélange d'angles et de formes. Un bureau mis à niveau par un clavier antique glissé sous un coin. Une lampe en laiton terni. Un porte-vêtements à roulettes en tube métallique sur lequel étaient accrochés quatre cintres.

Rien d'inquiétant.

Jusqu'à ce que l'étroit faisceau blanc tombe sur la porte.

De la fumée noire s'infiltrait sous le bas du panneau. Et par l'interstice, une lumière orange et jaune dansait spasmodiquement.

Des flammes ?

Osant à peine respirer, elle courut pieds nus sur le tapis et posa la main à plat sur la porte.

Le bois était chaud.

Elle toucha la poignée.

Brûlante !

Avec l'ourlet de son t-shirt, elle tourna la poignée, entrouvrit la porte et regarda par l'entrebâillement. Les flammes s'enroulaient autour du lit de la chambre voisine et les rideaux de la fenêtre avaient commencé à fondre et se racornir.

Son souffle se figea.

Elle claqua la porte.

*Shit, shit, shit !*

Elle écouta. N'entendit pas de signal d'alarme. Pas de sirène.

Que faire ? Que faire ?

Elle appela.

— À l'aide ! Au secours ! Je suis là !

Rien.

Elle cria encore et encore jusqu'à ce que sa gorge n'en puisse plus.

Reprenant son souffle, elle tendit l'oreille, à l'affût d'un signe de présence humaine.

Elle n'entendit aucune voix. Aucun mouvement.

Sortir en courant ? Curieusement, cela ne lui semblait pas être la bonne solution. Les flammes faisaient rage juste

derrière sa porte. Elle n'avait aucune idée de la meilleure façon de sortir du bâtiment en feu.

Le cœur battant, elle reprit son téléphone portable et composa d'un doigt tremblant le numéro des services d'urgence. Raté. Elle recommença.

Une femme répondit à la première sonnerie.

*Neuf-un-un. Quelle est votre urgence ?*

*Je suis dans un bâtiment en feu !*

*Madame. Restez calme, s'il vous plaît.*

*Mon Dieu !*

*Dites-moi où vous vous trouvez.*

*Je ne connais pas l'adresse. C'est une chambre louée.*

*Les pompiers sont prévenus. Une équipe arrivera bientôt.*

*Je vais mourir !*

*Non, vous n'allez pas mourir. Je reste en ligne avec vous. Vous comprenez ?*

*Oui.*

Elle toussa.

*Madame, êtes-vous blessée ?*

*J'ai du mal à respirer.*

*La chambre a-t-elle une issue de secours ?*

*Non !*

Ses yeux lui donnaient l'impression d'être des braises ardentes. Des larmes roulaient sur ses joues.

*Y a-t-il une fenêtre ?*

*Non !*

*Une porte ?*

*Oui ! Elle est brûlante !*

*N'ouvrez pas la porte. Pouvez-vous mouiller une serviette ou une taie d'oreiller et la placer sur votre visage ?*

*Il n'y a pas d'eau ici.*

Une fumée noire, étouffante, envahissait lentement la pièce. Elle toussa à en avoir des crampes et sentit le goût du sang dans sa bouche.

*Comment vous appelez-vous ?*

*Quoi ?*

*Comment vous appelez-vous ?*

*Skylar.*

*Skylar, je veux que vous vous allongiez sur le sol et que vous vous éloigniez de la porte.*

La femme avait-elle l'air en colère ? Contre elle ? Comme si elle était responsable de cette situation épouvantable ?

*Je suis désolée. Je n'ai jamais voulu cela.*

Elle eut un haut-le-cœur. Se mit à hoqueter.

*Skylar ! Éloignez-vous de la porte.*

Submergée par la nausée et la terreur, c'est tout juste si elle entendait encore quelque chose. Si elle parvenait à réfléchir.

*Skylar ! Reculez !*

L'ordre aboyé la fit tressaillir. La poussa à l'action.

Se couvrant la bouche d'une main tremblante, elle rampa jusqu'à l'étroit espace entre le bureau et un coin du fond de la pièce. Elle plaqua ses épaules contre un mur et se pencha vivement en avant en sentant la brûlure à travers le mince t-shirt de coton.

Elle passa ses bras autour de ses jambes et s'efforça de respirer de façon superficielle. Elle se pencha sur le côté pour vomir et avala pour chasser la bile amère de sa bouche.

Où était la femme des urgences ? L'avait-elle abandonnée ? Laisseée mourir toute seule ?

Et son téléphone ? L'avait-elle fait tomber quand la femme l'avait fait sursauter en criant ? Avait-elle seulement un téléphone portable ? Ou avait-elle juste imaginé qu'elle en avait un ?

Le feu sifflait et craquait derrière la porte, à peine visible à travers l'épaisse fumée noire. Ses oreilles percevaient des sons, mais elle n'y accordait plus d'importance.

Au-delà de sa minuscule chambre, elle perçut un soufflement. Le brasier envoya des flammes tentaculaires par les interstices autour de la porte, drapant sur son corps des tons ambrés, mouvants. Elle vit la pancarte en plastique accrochée à la poignée se tordre, noircir, et fondre. *Chut ! Silence !* ordonnait-elle.

Elle pensa, comme sous hypnose : *Je vais mourir. Je vais mourir. Je vais mourir.*

Ce mantra la calma un peu. Ou peut-être que son cerveau succombait au manque d'oxygène.

Des images défilèrent dans son esprit. Son chien, Peaky. Sa sœur, Mellie. La robe de mariée qu'elle avait portée moins d'un an auparavant.

Était-ce lui qui l'avait retrouvée ?  
Elle ferma les yeux.  
Des points noirs tourbillonnaient derrière ses paupières.  
Elle posa son front sur ses genoux relevés.  
La pièce commença à reculer.  
Les points se fondirent en un noir compact.



## Chapitre 1

*Charlotte, Caroline du Nord*

Ce ramassis de petits fragments mâchouillés avait été un homme. Je l'ai su tout de suite.

Mais cet homme était-il Norbert Mirek ?

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge murale. Vingt heures. J'aurais dû être partie depuis des heures. Mais j'étais là, avec Norbert. *Possible*ment Norbert.

J'étais dans la salle d'autopsie numéro quatre. La salle puante. Mon antre habituel.

La ventilation démentielle n'avait que peu d'effet sur la puanteur dégagée par la mixture répandue devant moi. Un mélange d'excréments incrustés de terre assaisonnés de végétation, de cheveux, d'os et d'autres substances non identifiées.

Les fragments d'os n'étaient pas les responsables de l'odeur. Ils s'étaient depuis longtemps séparés des tissus mous qui les reliaient. Le coupable était le caca.

Je suis anthropologue judiciaire. Je m'occupe régulièrement de corps décomposés, brûlés, momifiés, mutilés, démembrés et à l'état de squelette. La chair putréfiée ne me dégoûte pas. Mais fouiller dans la merde n'a jamais figuré en haut de la liste de mes tâches préférées. Cette affaire renforçait mon aversion.

Des tas d'excréments indifférenciés gisaient sur ma gauche, des trouvailles intéressantes sur une bâche de plastique bleu à ma droite. D'autres sacs étaient alignés sur un comptoir derrière moi.

Voici l'histoire telle que je la tenais du détective Slidell du CMPD, le département de police de Charlotte-Mecklenburg. Il était officiellement à la retraite, mais en raison de coupes budgétaires et d'une pénurie de personnel, Slidell était parfois sollicité pour contribuer à la résolution d'affaires peu médiatisées.

C'était toujours un plaisir. Slidell, dit Skinny, avait tout le charme d'un nez morveux.

Norbert Mirek, âgé de soixante-huit ans, était propriétaire de Lost Foot Pastures, une parcelle d'une quinzaine d'hectares de terres agricoles et de bois dans le comté rural de Mecklenburg, en Caroline du Nord. Il vivait seul depuis des dizaines d'années sur sa propriété et n'était accompagné que d'une meute de chiens de secours qu'il laissait errer en liberté. Une trentaine de chiens.

Mirek avait disparu depuis un an. Deux jours plus tôt, alors que son neveu Halsey Banks chassait le dindon à Lost Foot, il avait remarqué, près d'une route qui longeait un champ abandonné, des coyotes dont le comportement lui parut bizarre. Intrigué, Banks s'était approché et avait trouvé plusieurs masses blanchies qu'il croyait être des os. Il y avait aussi des lunettes qui pouvaient être celles de son oncle.

Les policiers du CMPD avaient fait passer des chiens pisteurs sur la propriété et étaient tombés sur un gisement de crottes de chien. Celles-là mêmes qui se trouvaient maintenant sur la table en acier inoxydable sur laquelle j'étais penchée.

La famille de Mirek voulait des réponses. Les avocats de la famille de Mirek voulaient des réponses.

Skinny me harcelait.

C'est pourquoi j'étais toujours au laboratoire.

Pourtant, j'avais du mal à me concentrer. Ce n'était pas seulement l'heure tardive ou l'arôme organique qui envahissait mes narines et imprégnait ma tenue et mes cheveux. Mon esprit ne cessait de revenir en boucle au week-end du Memorial Day qui approchait. Au rendez-vous avec Ryan et à nos trois jours de vacances à Savannah.

Nous avions réservé une chambre dans un petit gîte appelé The Tumble Inn. Ryan prenait l'avion pour Charlotte le lendemain. J'allais le chercher à l'aéroport et nous partions

tout de suite pour la Géorgie. Quatre heures de route. Simple comme bonjour.

Ryan, me demandez-vous ?

Bonne question.

Andrew Ryan, *lieutenant-déetective, Section des crimes contre la personne, Sûreté du Québec. Retraité\**.

Traduction: Pendant des décennies, Andrew Ryan a été policier au sein de la police provinciale du Québec. Aujourd'hui à la retraite, il travaille comme détective privé. Une sorte de Philip Marlowe bilingue et transfrontalier.

Ryan est également mon partenaire de longue date, tant sur le plan amoureux que professionnel. J'y reviendrai plus tard.

*Concentre-toi, Brennan !*

J'ai dégagé un autre fragment à l'aide d'une pince à épiler. Le bord arrondi et le grand trou m'ont dit que c'était un morceau de tête fémorale. Les marques de dents m'ont dit qu'un toutou en avait fait son déjeuner.

J'ai placé le morceau avec les autres.

Je suis retournée au Mont Caca.

— Hé, mon grand. (J'ai jeté mon sac à main sur le comptoir de la cuisine et déposé la pizza à côté.) Pardon pour le retard.

Pas de félin.

Anticipant une longue journée, j'avais rempli le bol de Birdie de croquettes avant de partir. Au lieu de son accueil habituel, consistant à faire des huit autour de mes chevilles, le chat m'ignorait. C'était sa façon de dire qu'il n'appréciait pas la nourriture sèche. Ou ma longue absence.

Je ne pouvais pas lui en vouloir. Il était resté seul pendant près de quatorze heures. Mais j'avais réussi à finir de trier les crottes.

À ma grande satisfaction. Certains des restes osseux récupérés dans les excréments étaient humains et j'en avais prélevé des échantillons pour en faire un test ADN. J'avais également emballé plusieurs petits cadeaux pour les gars des

---

\* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

fibres et cheveux. Après quoi, trop épuisée pour rédiger un rapport, j'avais dicté quelques notes sommaires avant de rentrer chez moi.

Retrouver un chat grincheux.

Qui apprendrait bientôt qu'il allait passer trois jours chez une voisine.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

Tout ce que je voulais, moi, c'était une douche chaude, la pizza et mon lit.

Mes trois souhaits exaucés, j'étais dans les bras de Morphée quand Ray Charles s'est mis à chanter sur ma table de nuit. « Georgia on My Mind », ma sonnerie du moment. L'avez-vous compris ? Georgia ? La Géorgie... ?

Eh bien, sur le coup, pas moi. Mon cerveau était trop embrumé.

En clignant des yeux, j'ai attrapé le téléphone et regardé l'écran.

Les chiffres du haut indiquaient 3 h 2.

Les caractères en dessous, Katy.

*Doux Jésus !*

J'ai reçu beaucoup trop d'appels en pleine nuit. Je suis maintenant convaincue que ça n'apporte jamais de bonnes nouvelles.

Soudainement apeurée, j'ai répondu.

— Katy ? Il y a un problème ? Où es-tu ?

— Ça va. On se calme ?

— C'est le milieu de la nuit.

— J'appelle souvent au milieu de la nuit.

C'était vrai.

— Bon, tu peux m'écouter, s'il te plaît ?

Je me suis redressée et calée contre la tête de lit. J'ai pris un temps. Puis...

— Ça roule, ma poule ?

— Tu sais que c'est vraiment vieux jeu, ça !

— Tu aimais bien ça avant.

— Quand j'avais six ans.

— On dirait que tu n'es pas d'humeur.

— Je ne suis pas d'humeur.

D'abord le chat, maintenant ma fille.

— Qu'est-ce qui se passe ?

À trois heures du matin ? Mais ça, je ne l'ai pas ajouté.

— Les impôts et les ballons d'observation chinois.

— Et c'est moi qui suis vieux jeu ?

— J'ai un service à te demander.

— Bien sûr, ai-je répondu.

En mode pilote automatique.

— Ça ne va pas te plaire.

Super.

— Tu te rappelles que je t'ai parlé d'Ivy Doyle ?

— Désolée, ça ne me dit rien.

— Ivy est journaliste. Elle était intégrée à mon unité pendant mon deuxième déploiement en Afghanistan. Maintenant, elle travaille pour une chaîne de télévision à Washington.

Une journaliste de télévision. Katy avait raison. Je n'ai jamais pas la direction que cela prenait.

— Je voudrais que tu acceptes une entrevue avec elle.

À propos d'un incendie qu'elle couvre.

— Tu sais que je ne donne pas d'entrevues.

— Pourquoi ?

— Ça n'amène rien de bon de parler à la presse.

Même catégorie que les appels nocturnes. Mais ça aussi je l'ai gardé pour moi.

— Bon sang, m'man. Tu es tellement étroite d'esprit.

— Disons que j'ai été échaudée.

— Sans jeu de mots.

— Ha ha. Très drôle.

J'ai entendu le souffle d'une canette qu'on décapsule.

Un bruit de déglutition.

— Tu ne pourrais pas juste lui parler ?

— Chérie, je...

— J'ai une dette envers Ivy. (Une tension nouvelle est apparue dans la demande de Katy.) Une grosse dette.

Ma fille parlait rarement de son temps dans l'armée. Des combats auxquels elle avait pris part. Des séjours successifs dans les zones de guerre qui l'ont changée à jamais. Des cauchemars qui hantent encore son sommeil.

— Je ne t'imposerais pas ça si ce n'était pas important. (La voix de Katy m'a dit que cette démarche était difficile pour elle.) Pour moi.

J'ai attendu.

Entendu Katy prendre une profonde inspiration.

— Ivy m'a sauvé la vie.

J'ai bloqué ma respiration, imaginant les cheveux blonds de ma fille coupés presque à ras. Ses yeux d'un vert intense. La cicatrice sur sa joue.

La cicatrice dont elle ne parlait jamais.

— Tu veux qu'on en parle ?

— Non. Je veux que tu aides Ivy. Elle en a vraiment besoin.

— Pourquoi ?

Un temps, puis :

— Ce n'est pas important.

— L'aider comment ? ai-je soupiré, déjà résignée.

— Il y a un incendie dans le secteur. Je n'ai pas de détails, mais des personnes sont portées disparues et on craint qu'elles n'aient été piégées dans le bâtiment. Le reportage a été confié à Ivy, et elle aimerait que tu expliques comment on procède dans le cas d'incendies faisant des victimes.

— Pourquoi moi ?

— Tu as écrit un article sur – tiens-toi bien – le traitement des scènes d'incendie dans lesquelles on trouve des corps. Ivy est tombée dessus, elle sait que tu es ma mère et elle m'a contactée.

J'ai dû réfléchir un instant. Et ça m'est revenu.

C'était un article paru il y avait plus de quinze ans dans une obscure revue destinée aux enquêteurs sur les incendies criminels. J'ai été stupéfaite d'apprendre qu'il était encore accessible.

— Où a-t-elle déniché ce magnifique opus ?

— Maman, rien ne meurt jamais sur le web.

Exact. Mais le fait que Doyle soit tombée dessus me disait que nous avons affaire à une enquêtrice acharnée.

— Ryan arrive de Montréal demain. Je passe le prendre à dix-sept heures trente et nous quittons la ville.

— Ivy peut organiser une réunion Zoom quand tu veux. Ton heure sera la sienne.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression de me faire avoir ?

— Ça prendra juste cinq minutes, pas plus.

Plus l'effort de coiffure et de maquillage que ça allait m'obliger à faire.

— D'accord. Demain matin, huit heures.

— Ivy t'enverra un courriel avec un lien Zoom. Je t'ai déjà dit que tu es merveilleuse ?

— Non.

— Tu es merveilleuse.

Cinq heures plus tard, j'étais assise devant mon ordinateur, du fard sur les joues, les cheveux raisonnablement disciplinés en queue de cheval. Le visage qui occupait la moitié gauche de l'écran était celui d'une trentenaire aux yeux bleu-vert, aux dents et à la peau parfaites, aux cheveux roux et au nez d'une asymétrie provocante. L'ensemble aurait pu lui valoir la couverture du *Vogue*.

Dire qu'Ivy Doyle avait du charisme revenait à dire que l'océan Atlantique est humide. Même virtuellement, cette femme irradiait une force presque palpable.

Alors pourquoi tenait-elle tellement à m'interviewer ?

— Je ne vous remercie jamais assez pour cet entretien. Katy vous l'a peut-être dit, mais je voudrais proposer une émission à la chaîne. Elle s'appelle *VyD.O: Ivy Doyle Videos*. Vous comprenez ? L'intitulé reprend des lettres de mon nom.

— Très futé.

— Pour le moment, je m'en tiens aux balados, mais je ne veux pas rester éternellement cantonnée au journalisme local et à des balados. Je sais que cet incendie n'est pas l'histoire du siècle, mais proposer à l'antenne une entrevue avec une célébrité scientifique améliorera ma visibilité. Ce n'est pas négligeable dans le monde de la télévision.

Une célébrité scientifique ? *Moi ?*

Ne sachant que répondre, je n'ai rien dit.

— Pour ne pas vous faire perdre votre temps, je ferai une intro plus tard et je monterai notre entretien, en expliquant que le bâtiment brûle depuis un peu plus de minuit et que l'investigation débutera dès que le site sera jugé sûr. Ce matin, je me contenterai d'exposer vos compétences, puis je passerai à mes questions. Ça vous va ?

— Faisons comme ça, ai-je répondu, un peu ennuyée de ne pas avoir vu ses questions avant.

Ivy a carré les épaules, acquiescé, puis, ayant reçu le signal que la caméra tournait, a commencé d'une voix plus profonde et plus modulée que celle que je venais d'entendre :

— Je suis en compagnie de la docteure Temperance Brennan, anthropologue judiciaire, consultante pour le médecin légiste du comté de Mecklenburg à Charlotte, en Caroline du Nord, et le Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale de Montréal, au Canada.

La prononciation du français de Doyle, habituellement malmenée par les journalistes, était parfaite.

— La D<sup>re</sup> Brennan, qui est l'un des rares experts certifiés par l'ABFA – le conseil américain d'anthropologie médico-légale – est une spécialiste de la récupération et de l'analyse des restes humains calcinés. Merci beaucoup d'être avec nous, docteure.

— Tout le plaisir est pour moi.

Bon sang. On aurait cru entendre un serveur du Ritz.

— Docteure Brennan, l'incendie fait rage depuis environ deux heures du matin et au moins quatre personnes manquent à l'appel. (Légèrement essoufflée.) Le bâtiment a près d'un siècle. Des cloisons entières se sont effondrées à l'intérieur. À quoi les scientifiques sont-ils amenés à faire face dans ce genre de cas ?

— La recherche de victimes ne pourra commencer que lorsque les décombres auront refroidi et que les parties subsistantes de la structure auront été déclarées sûres. Une fois ces conditions remplies, les recherches et la récupération pourront débiter.

— J'imagine que le processus sera lent et laborieux. Quelles difficultés les chercheurs peuvent-ils s'attendre à rencontrer ?

— L'effondrement des planchers, par exemple.

— Pouvez-vous nous expliquer ?

— Contrairement aux murs en pierre ou en brique, qui peuvent résister aux flammes, les planchers en bois risquent de s'effondrer et de tomber en accordéon les uns sur les autres. Les corps des victimes se retrouvent souvent au niveau inférieur, sous des couches de débris. Mais pas toujours.

— Les enquêteurs tentent d'établir l'identité des personnes qui occupaient les lieux. Dans quelle mesure ces informations seront-elles utiles ?

— Extrêmement.

Doyle attendait que je développe. Comme je ne le faisais pas :

— Vous dites que la récupération devra en grande partie s'effectuer à travers les couches superposées, a-t-elle repris, les sourcils froncés et le front plissé avec la gravité de rigueur. Qu'est-ce que les chercheurs peuvent s'attendre à trouver ?

— C'est difficile à dire. L'exposition prolongée à une chaleur intense et la pression écrasante du poids des débris effondrés ne font pas bon ménage.

Un temps, puis Doyle a passé à la vitesse supérieure.

— Une fois qu'un corps est amené dans votre laboratoire, quelle procédure suivez-vous ?

— Dans les juridictions où je travaille, on désigne un ou une pathologiste. Dans une situation particulière, on fera appel à un expert anthropologique.

— Une situation particulière, comme un décès dû à un incendie ?

— Oui.

— Parce que le défunt ne serait pas visuellement reconnaissable.

— Oui.

Pas à l'aise à cette sinistre évocation.

— Quel serait votre rôle ?

— Je contribuerais à l'identification.

— Comment procéderiez-vous ?

Cet entretien devenait plus détaillé que je ne le souhaitais. Pensant à la famille et aux amis des victimes qui pourraient bientôt le regarder, j'ai choisi mes mots avec soin.

— J'examinerais les restes pour déterminer l'âge, le sexe, l'ascendance, la taille, la présence d'anomalies médicales ou génétiques – toutes les particularités observables sur les os. J'établirais ce que j'appelle un profil biologique. Un dentiste médico-légal observerait les dents et établirait un dossier dentaire.

— Vous supposez que ces pauvres gens seront brûlés au point d’être méconnaissables.

— Je ne suppose rien, ai-je répondu.

Sur un ton plus tranchant que je ne l’aurais voulu. Ou peut-être que si...

— Et les empreintes digitales?

J’ai été assailli d’images de cadavres carbonisés. De chair brûlée. De membres recroquevillés et noircis. De doigts déformés ou absents.

— On peut toujours espérer, mais il faudrait que les mains soient dans un état qui permette de relever des empreintes, et même dans ce cas, pour que cela serve à quelque chose, encore faudrait-il que ces empreintes figurent dans une base de données.

— Bien sûr. Il paraît que les membres de la famille seront sollicités pour fournir des échantillons d’ADN. Est-il possible d’obtenir des informations génétiques à partir d’un squelette brûlé?

— C’est possible, en effet.

Le sujet étant beaucoup trop complexe, je m’en suis tenue à ça.

— À quoi pensez-vous lorsque vous faites ce genre de travail? Les victimes sont-elles toujours au centre de vos préoccupations?

Elle a pincé ses lèvres rouge vif.

— Oui, mais que ce soit sur place ou au laboratoire, je reste concentrée. Rigoureusement objective. Mon but est de rendre chaque victime à sa famille, quoi qu’il puisse en rester.

— Que pouvez-vous dire à ceux qui attendent avec impatience des nouvelles de leurs proches?

— Je sais que l’attente doit être insupportable. Mais la récupération et l’identification prennent du temps. C’est déchirant, mais soyez patients. Ceux qui s’en occupent font de leur mieux.

— Merci beaucoup, docteur Brennan.

— C’était un pl... De rien.

Lorsque nous avons coupé la communication, je suis restée un moment à repasser mes commentaires dans ma tête. J’ai décidé que ce n’était pas un grand entretien, mais pas mauvais non plus.

Pourtant, l'échange avec Ivy Doyle n'avait pas modifié mon opinion selon laquelle l'exposition aux médias n'apporte que des malheurs.

D'ici quelques heures, ce point de vue allait se révéler justifié.